

LA VIE COURANTE

(Pour le SAMEDI)



—“ Puis je l'ai quitté.”

LE NOM DE PLUME

MARGUERITE BEAUPRÉ, jeune mariée de Québec.

EVA RIBARD, jeune veuve de Montréal.

SCÈNE.—Une ville d'eau aux États-Unis.

EVA.—Voyons, où suis-je ? je ne suis venue qu'une fois ici et n'y suis restée que vingt-quatre heures. Ah ! très bien, voici le Pavillon des Bains ; le Théâtre est à droite et le Casino à gauche. Justement, j'aperçois Marguerite, assise dans un fauteuil, attendant... quoi ? Me reconnaîtra-t-elle ? Marguerite !... ah ! que je suis fâchée, t'ai-je fait peur ?

MARGUERITE.—Eva ! Quelle surprise. Comment m'as-tu dénichée ?

EVA.—Je vais te le dire. Sommes nous seules ? Oui. Causons.

MARGUERITE.—J'attends Robert.

EVA.—Ton mari ?

MARGUERITE.—C'est vrai, j'oubliais que vous ne vous connaissiez pas.

EVA.—Oh ! j'ai vu ton mariage dans les journaux ; mais c'est la première fois que j'ai l'occasion de te présenter mes félicitations. Tu disais, pourtant — à Québec — que tu croyais trop bien connaître les hommes pour jamais confier ton bonheur à la sollicitude de l'un d'eux.

MARGUERITE.—C'était à Québec.

EVA.—Et ton voyage à Ottawa t'a fait tourner... les idées ?

MARGUERITE.—Ses résultats semblent le prouver.

EVA.—Et j'espère qu'ils légitiment tes variations. Combien de temps es-tu mariée ? je l'ai oublié.

MARGUERITE.—Six mois.

EVA.—Et ton Robert justifie toujours, naturellement, ta volte-face ?

MARGUERITE.—Je... je le suppose.

EVA.—Hum ! seulement cela ?

MARGUERITE.—Attends un peu, ma chère Eva, et tu jugeras par toi-même.

EVA.—J'ai déjà porté mon jugement, c'est à dire j'ai déjà jugé les hommes en général ; un jugement qui s'applique à tous, tels que je les apprécie. Tu ris ; d'un sourire quelque peu triste, mais qui en dit long ; veux-tu que je te dise ce qu'il m'apprend ?

MARGUERITE.—Laisse-là tes devinettes. J'ai hâte de savoir comment tu m'as trouvée, car je sens que tu me savais ici et que tu es venue tout droit au Casino pour moi. Depuis quand es-tu arrivée ?

EVA.—D'hier. Je suis descendue au “Grand”, et j'ai entendu dire par des Québécois qui causaient que tu étais ici accompagnant tous les jours, au Casino, un vieux parent venant y lire ses journaux et faire une partie d'échecs. Je ne vois aucun vieux parent.

MARGUERITE.—C'est l'oncle Georges, il est avec nous à l'hôtel du Casino, et je l'accompagne en effet tous les matins. Robert vient me chercher un peu plus tard.

EVA.—Quand ton mari va-t-il venir ?

MARGUERITE.—Il... il est assez irrégulier. J'espère qu'il ne sera pas longtemps, car je voudrais te le présenter. Mais, tu sais, Eva, l'oncle Georges m'aime beaucoup et aime surtout ma société, et comme Robert croit que l'oncle n'a pas encore fait son testament...

EVA.—Je comprends parfaitement.

MARGUERITE.—Ne crois pas que Robert me néglige. Il préférerait se promener avec moi, j'en suis sûre ; mais je ne pouvais laisser l'oncle Georges seul, pas vrai ? Robert qui s'agace facilement ne peut rester avec lui ; alors, il sort avec des amis.

EVA.—Avant qu'il ne vienne je vais te dire ce qui m'amène. Tu connais la plupart des personnes qui sont à l'hôtel du Casino, je suppose ?

MARGUERITE.—Presque toutes.

EVA.—Je m'intéresse à l'une d'elles et désire me faire présenter. C'est la femme d'un monsieur que j'ai rencontré à Washington, — où j'ai passé quelque temps chez mon beau-frère, — au bal de Madame X... Il s'appelle Marcel Lebrun... mais qu'as-tu donc, Marguerite ?

MARGUERITE.—Rien ; continue ; qu'est-ce que ce M. Lebrun vient faire dans cette histoire ?

EVA.—Je me suis presque querellée hier avec lui ; seulement, c'est moi qui ai parlé tout le temps.

MARGUERITE.—A propos de quoi ?

EVA.—A propos de sa femme.

MARGUERITE.—Sa femme ! La connais-tu ?

EVA.—Madame Lebrun ? Non.

MARGUERITE.—Alors, que disais-tu à propos d'elle ?

EVA.—Qu'il faut qu'elle soit aveugle si elle a une confiance illimitée dans la fidélité d'un homme comme Marcel Lebrun.

MARGUERITE.—Eva !

EVA.—Quoi ? Tu connais Madame Lebrun. Ai-je raison ?

MARGUERITE.—Oui, je la connais.

EVA.—Alors, Marguerite, sois bonne pour elle. Murmure à son oreille le conseil — je pourrais dire l'expérience — d'une femme qui lui est sympathique, et dis lui de faire attention à son mari.

MARGUERITE.—L'expérience ?

EVA.—Ou bien présente moi et laisse moi lui ouvrir les yeux. Elle pourra en souffrir, mais cela vaudra mieux. Tu parais douter de moi. Ta foi dans la constance des maris est puisée dans ta lune de miel. Tu veux des preuves ?

MARGUERITE.—Des preuves ! certainement que j'en désire avant d'évoquer le monstre de la jalousie devant une femme.

EVA.—Malheureusement ces preuves ne laissent place à aucun doute. Je vais les résumer : Marcel Lebrun est un auteur. Son nom ne m'est pas trop familier, je lis peu. Il y a quelques semaines, comme je te l'ai dit, je l'ai rencontré au bal, à Washington. Il a dansé avec moi, a ri, causé et m'a quittée passablement impressionné. Telle, du moins, a été mon opinion.

MARGUERITE.—Continue.

EVA.—Le lendemain, nous nous sommes rencontrés, par hasard, dans un parc. Nous nous sommes assis, avons causé, échangé nos confidences et il m'a quittée de plus en plus impressionné.

MARGUERITE.—Continue.

EVA.—Je suis restée une semaine à Washington ; il y est resté une semaine en dépit d'un nombre considérable de lettres qu'il recevait, le rappelant ou l'appelant ici. Nous nous sommes promenés à pied, à cheval, en voiture ; nous avons été au concert, au théâtre ensemble.

MARGUERITE.—Continue.

EVA.—Hier, tu entends bien, hier, et pas avant, j'ai appris qu'il y avait ici une Madame Lebrun.

MARGUERITE.—Qu'as-tu fait ?

EVA.—J'ai interviewé, comme on dit, Monsieur Marcel Lebrun, que j'ai rencontré ce matin même, et lui ai servi une tartine de ma façon. Une